

# Bleue comme une orange

## 11/16 - Du café du commerce aux « Lumières hollandaises » - et de la tolérance au développement séparé (*apartheid*)

Saviez-vous que Ernest Renan, grand admirateur des Pays Bas, en avait ramené sa « conception française de la nation », enseignée depuis 1882 dans les écoles de la République ? Le prophète du rationalisme ne pouvait que reprendre après bien d'autres le flambeau des « Lumières hollandaises ».

Nous voici au « Siècle d'or » des Provinces Unies, petit État de deux millions d'habitants, qui, ayant édifié la première République, le premier empire colonial et la première puissance économique mondiale, répand ses « Lumières » (Erasmus, Van den Enden, Spinoza) notamment sur la France du Roi Soleil, de Colbert, Descartes, La Mettrie, Diderot, etc. Les Lumières *de la raison*. Déjà aux schismes protestants, luthériens, calvinistes & cie, succède une critique matérialiste, sinon athée, portée par des penseurs issus de toutes confessions, y compris juive et catholique.

Ce rationalisme que les bourgeois néerlandais ont pratiqué dans les techniques, les sciences, l'agriculture, l'industrie, le commerce, etc., en même temps qu'ils le théorisaient, est l'authentique pensée révolutionnaire de la bourgeoisie techno-capitaliste accomplissant sa révolution politique – d'abord aux Provinces Unies, puis au Royaume uni, aux Etats-Unis, etc. Et comme le processus de critique et de division ne cesse jamais, ce rationalisme bourgeois et matérialiste se scinde à son tour entre « raisonnables » et « radicaux ». Les uns s'accommodant d'une république, voire d'une monarchie d'Orange, indifférente en matière de religion, mais à la dévotion de leurs affaires. Les autres aspirant déjà à une révolution sociale - y compris l'abolition de la traite, de l'esclavage, de la propriété privée – et à un Etat du bien-être, égalitaire et démocratique. Et comme il n'est pas de lumière sans ombre, cette conception hollandaise de la nation aboutit dans les « unions » qui l'appliquent (Provinces Unies, Royaume Uni, Etats-Unis, Union sud-africaine, etc.) à tous les degrés de sectarisme, séparatisme, communautarisme, multiculturalisme, ségrégationnisme, susceptibles d'empêcher le « vivre ensemble ». Une nation orange, c'est une juxtaposition de quartiers.

Asseyons-nous quelques instants au comptoir d'un de ces *coffee shops* qui firent l'*urbanité* des Hollandais du « Siècle d'or ». Toutes sortes de voyageurs, de marins, de marchands et de canailles y passent une soirée avant de s'endormir dans des draps douteux. On y parle affaires, on s'informe des cours de la bourse ou des bateaux en partance pour l'Amérique et les Indes. On négocie kilos de sucre, porcelaines chinoises et bulbes de tulipe dans l'arrière-salle. L'ambiance est volontiers grivoise une fois l'auberge garnie de bonshommes aux relents de bière, de sueur et de soupe au hareng, accompagnée de grosses tartines de pain de seigle. Des réfugiés de toute l'Europe et de toutes confessions jouent aux cartes et s'invectivent sur les débats en cours aux États-Généraux.

« Citons la ville d'Amsterdam, dont l'accroissement considérable, objet d'admiration pour les autres nations, n'est que le fruit de cette liberté. Au sein de cette florissante république, de cette ville éminente, tous les hommes de toute nation et de toute secte vivent entre eux dans la concorde la plus parfaite »,

témoigne Spinoza en 1670 dans son *Traité théologico-politique*.

Accoudés aux comptoirs de cette jeune République, philosophes, scientifiques, imprimeurs, peintres, régents, forgent l'état d'esprit européen moderne : républicain, tolérant et libéral, pragmatique, bourgeois et progressiste – un programme d'échange européen ne s'appelle-t-il pas « Erasmus », en référence au philosophe des Pays-Bas ? Les Lumières y sont précoces et leur rationalisme « athée » leur vaut aujourd'hui l'épithète de « radicales<sup>1</sup> ». C'est le « Siècle d'or » des Provinces-Unies, leur « Âge d'or », référence mythique au bonheur et à l'abondance de l'Eden primitif, pour évoquer l'apogée de la nation néerlandaise. Le « miracle hollandais » opère encore parfois. Quand s'annonce la « fin de l'histoire » ou que les temps s'assombrissent, les Provinces-Unies représentent pour certains historiens et philosophes le phare libéral qui doit éclairer notre crépuscule.

« Âge d'or », de richesses et de progrès, mais pour qui ? L'évocation de l'« Âge d'or », même avec des guillemets, ressuscite le débat sur le passé colonial de la Néerlande et la misère des laissés-pour-compte du grand commerce. Aux Pays-Bas, comme en France, au Japon ou aux États-Unis, les mêmes demandes d'excuses et de pardon, sinon de réparations, pour le passé colonial et esclavagiste de l'État, s'élèvent bruyamment. Des statues d'administrateurs coloniaux ou d'officiers de marine sont en voie de déboulonnage, comme celle de l'administrateur d'Indonésie Jan Coen que nous rencontrerons plus loin. Le Musée d'Amsterdam a abandonné en 2019 toute utilisation du terme « *Gouden Eeuw* », « Age d'or », dans ses salles et ses livrets, pour lui préférer la neutralité du terme « XVII<sup>e</sup> siècle ». Selon le musée, entré récemment dans un « processus » visant à devenir plus « polyphonique et inclusif », « [l'âge d'or] ignore les nombreux aspects négatifs du XVII<sup>e</sup> siècle tels que la pauvreté, la guerre, le travail forcé et la traite des êtres humains<sup>2</sup>. »

D'un comptoir de café à un comptoir de commerce, traversons ce « XVII<sup>e</sup> siècle » qui vit les Pays-Bas devenir le refuge des persécutés, la première République européenne, l'asile des Lumières radicales, autant que la première puissance économique, coloniale et techno-scientifique du continent.

Le cliché veut que les Néerlandais, depuis la République des Provinces-Unies, soient pétris d'une tolérance quasi-génétique. Mesurés, rationnels, consensuels, en un mot : *erasmiens*.

L'illustre représentant de l'Humanisme, né à Rotterdam en 1467, fut à bonne école, élève des « Frères de la vie commune », une fraternité créée en Hollande en réaction à la décadence du clergé. Il écrit en 1511 son pamphlet le plus réputé, le plus discuté, le plus efficace aussi par sa raillerie, *Éloge de la folie*. Six ans avant les 95 Thèses de Martin Luther, Didier Érasme ouvre la voie à la réforme – ce que vous n'ignorez plus depuis la lecture des chapitres précédents<sup>3</sup>. Mais une voie *humaniste* : le philosophe de Rotterdam garde ses distances avec Luther et les luthériens, fanatiques et brutaux, et dont la théorie de la prédestination refuse aux hommes le libre arbitre. Érasme préfère converser avec les partisans de la connaissance et de la fraternité universelles, au premier rang desquels son ami anglais Thomas More (1478-1535). Ils sont ensemble à Louvain quand l'auteur d'*Utopie* rédige et publie sa fiction politique en 1516. Aviez-vous d'ailleurs remarqué combien les villes autonomes d'Utopie, rassemblées en un Sénat, ressemblent aux communes libres et aux Dix-sept provinces des Pays-Bas elles-mêmes rassemblées en États-Généraux depuis 1464 ? La ressemblance n'est peut-être pas fortuite. Thomas More est l'observateur indigné des premières mesures de remembrement de la campagne anglaise, phénomène connu sous le terme d'*enclosures*, et que Marx range au chapitre de l'« accumulation primitive du capital ».

Sous la pression de l'industrie textile flamande, toujours plus avide de laine, l'élevage de moutons anglais s'intensifie. Les propriétés se rationalisent et s'agrandissent, les terres de culture se

---

<sup>1</sup> *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*, Jonathan Israël, éd. Amsterdam, 2005.

<sup>2</sup> [https://www.amsterdammuseum.nl/nieuws/gouden\\_eeuw](https://www.amsterdammuseum.nl/nieuws/gouden_eeuw)

<sup>3</sup> Cf. ch.8, « Jean Calvin et l'esprit de l'industrialisme ».

transforment en pacages, les routes et les villes s'encombrent de milliers de paysans désœuvrés. Les mendiants sont fouettés, mutilés, et en cas de récidive, tués. « Les moutons mangent les hommes », ironise More, en mission diplomatique aux Pays-Bas. Face à la misère d'un côté, aux richesses accumulées de l'autre, le philosophe anglais plaide pour l'organisation rationnelle de la société et de ses individus. Les villes d'Utopie suivent un plan d'urbanisme précis et sont toutes « exactement semblables ». Les familles sont inventoriées et balancées ci et là selon les données de la « statistique économique » et de la gestion centralisée des besoins. Les oisifs parasites de la noblesse et du clergé sont mis au travail comme l'ensemble de la population, suivant des horaires stricts et pour tous identiques. Les vêtements sont également les mêmes et d'une sobriété monacale. Enfin, et c'est là peut-être le trait le plus néerlandais de l'Anglais Thomas More, en Utopie il n'y a « ni repaires cachés, ni assemblées secrètes. Chacun [est] sans cesse exposé aux regards de tous. » Thomas More est un protestant avant l'heure, si ce n'est un Méthodiste, et son *Utopie* qui passe en nom commun et en modèle de toutes les autres, nous paraît aussi cauchemardesque que toutes ces cités idéales, malheureusement sorties du cerveau de leurs concepteurs pour s'imposer dans le monde réel.

Les deux amis, More et Érasme, voyagent à travers l'Europe, se lient d'amitié avec d'autres humanistes à Paris, en Angleterre, en Suisse : « Le monde entier est notre patrie à tous », proclame Érasme dans sa *Querela Pacis*, alors qu'Anglais, Allemands et Français s'entre-tuent. D'ailleurs - « Pourquoi ces noms stupides nous séparent-ils, puisque le nom de chrétien nous unit ? », demande-t-il aux princes et aux empereurs si belliqueux. Ses livres franchissent les frontières, sa réputation s'étend dans chaque cour princière qui le réclame. Érasme est internationaliste et pacifiste radical, pourfendeur des frontières, des races, et des religieux fanatiques. Sa solution, la solution des lettrés : l'élévation des hommes par la connaissance et l'esprit critique, la culture, les arts, les sciences, les belles-lettres.

L'historien des Pays-Bas Maurice Braure dit d'Érasme qu'il contribua à « former l'âme de ce XVI<sup>e</sup> siècle hollandais qui fut si grand. C'est dans sa lignée intellectuelle que l'on rencontrera ces esprits pleins de finesse, larges et tolérants, qui finiront, après tant de violences, par faire des Pays-Bas l'asile des philosophes et des hommes libres<sup>4</sup>. » C'est pêcher semble-t-il, après Érasme lui-même, par trop d'idéalisme. Par trop de « naïveté pédagogique<sup>5</sup> », pour reprendre les mots de Stefan Zweig, qui compare Érasme, à regret, à ces « songe-creux qui, assis à leur table, élaborent un monde moral ou jettent sur le papier les thèmes d'une paix éternelle, tandis qu'autour d'eux les guerres se succèdent sans arrêt<sup>6</sup>. » Les grandes et belles idées humanistes d'Érasme se fracassent contre les forts en gueule (les Luthériens, les Calvinistes, l'Inquisition), elles sont détournées par le pragmatisme des commerçants, le fonctionnalisme des scientifiques et des plus précoces philosophes des Lumières installés aux Pays-Bas (Descartes, La Mettrie, Van den Enden, les frères De la Court, Spinoza, rejoints bientôt par John Locke et Pierre Bayle). Avec eux, pour la première fois, les controverses politico-philosophiques s'émancipent de la tutelle confessionnelle et offrent à chacun le soin de penser avec raison.

La guerre avec l'Espagne (entre 1568 et 1648) a pour effet de retirer aux clercs le monopole des prérogatives terrestres. Face à la tyrannie religieuse des Espagnols, les gueux, les marchands, les nobles, n'ont d'autre perspective que de se liguier, indépendamment de leurs convictions religieuses. Ils décrètent la « liberté de religion » en 1579 dans l'article 13 du Traité d'Utrecht, l'acte constitutif des Pays-Bas modernes : les provinces et les villes fédérées ne pourront, dit le Traité, en matière de croyance, « mettre tel ordre & reiglement que pour le repos de leurs Provinces, Villes, & Membres particuliers, tant Ecclésiastiques que Séculiers, en la conservation chacun de ses biens, droits, & prérogatives, qu'ils trouveront mieux convenir. » Chacun demeure « libre en sa Religion, sans qu'à

<sup>4</sup> *Histoire des Pays-Bas*, PUF, 1974.

<sup>5</sup> *Érasme, grandeur et décadence d'une idée*, Stefan Zweig, Le livre de poche, 2019.

<sup>6</sup> *Idem*.

cause d'icelle personne en puisse estre recherché.» La prétendue tolérance congénitale des Hollandais date précisément de cet article. Les Hollandais renversent dès lors le vieil ordre féodal. Les autorités civiles (bourgeoises) gouvernent à égalité avec les militaires (la noblesse), voire prennent l'ascendant. « Vous êtes seuls, déclare Guillaume d'Orange aux États Généraux, auxquels je me tiens obligé, qui seuls avez puissance d'approuver des actions ou de les imposer<sup>7</sup>. » Le *stadhouder* - le « lieutenant d'État » - s'en remet aux représentants des communes et des États pour décider et financer la guerre.

Signe des progrès de la tolérance et de l'abandon des querelles surnaturelles, les Provinces-Unies abolissent un siècle avant le reste de l'Europe, vers 1593, la torture dans les procès en sorcellerie – et par voie de conséquence les « aveux » obtenus sous la torture, et donc pour tout dire : la croyance en la sorcellerie elle-même. Au siècle précédent, la moitié des procès en sorcellerie dans les régions intérieures des Pays-Bas impliquaient des hommes soupçonnés de se transformer en loups garous la nuit. Dans les régions maritimes, les accusées, presque exclusivement des femmes, étaient jugées pour avoir fait tourner le beurre, gâté la bière, infecté les troupeaux. Quant aux « mélancoliques » et aux obèses, elles étaient possédées par le diable<sup>8</sup> - les femmes étaient réputées incapables de monter une mayonnaise au moment des menstruations. Avec l'essor économique de la Hollande, fin XVI<sup>e</sup>, l'abondance marchande éloigne les disettes et retire aux hommes le besoin de boucs-émissaires.

Les persécutés du continent profitent alors de la liberté religieuse accordée par l'Union d'Utrecht. Ils émigrent en Hollande, montent des affaires, apportent leurs savoir-faire. Les juifs ibériques interdits de territoire depuis le Décret d'Alhambra (1492) et les protestants persécutés par Henri III en France, Marie I<sup>ère</sup> en Angleterre, Charles Quint et Philippe II en Flandres, viennent accroître la richesse de cette terre de libertés. 100 000 réfugiés quittent les Pays-Bas du sud pour le nord entre 1580 et 1620. Dans des villes industrielles comme Leyde, les natifs ne représentent pas même la moitié de la population. La part des calvinistes passe en Hollande de 10 % en 1587 à 50 % en 1609, jusqu'à devenir majoritaire au cours du siècle. Mais cette présence protestante s'étend autrement que par les sourcilleuses exégèses de l'Église réformée sur la transsubstantiation. Elle devient, en 1578 dans la province de Hollande, la religion publique, financée, et donc contrôlée, par les autorités civiles. Les Hollandais doivent lui faire allégeance pour acquérir le statut de bourgeois, accéder à la magistrature, appartenir à une guilde et ainsi tenir commerce librement, ou pouvoir prétendre aux œuvres de charité municipales. Certes, en Néerlande, chacun est libre de demeurer catholique ou luthérien ou Remontrant ou non-déclaré, mais si les autorités sont tolérantes, c'est que les autres religions sont *tolérées* – laissées libres de subsister. Les provinces les plus commerçantes, comme la Hollande et la Zélande, accordent aux commerçants juifs la citoyenneté sous réserve de discrétion. Juifs et catholiques ne peuvent célébrer leur culte que dans des lieux privés. Ce n'est qu'en 1632 qu'Amsterdam permet aux commerçants juifs d'accéder au statut de bourgeois de la ville et d'entrer dans les guildes, avec cette limite que les descendants n'héritent pas du Droit de bourgeoisie.

Cette *coexistence* communautaire, pour ne pas dire co-résidence, préfigure le morcellement philosophique et religieux de la société néerlandaise qui prend au XX<sup>e</sup> siècle le nom de *Verzuiling*, la « pilarisation », la segmentation horizontale de la société en « piliers ». Un peu comme au Liban aujourd'hui, en Suisse, en Belgique ou en Autriche, chaque « pilier » de la société néerlandaise (catholique romain, protestant, socialiste, libéral) disposant de son journal, de son syndicat, de ses écoles, associations, clubs sportifs, etc. Là où la France ne reconnaît plus aucun culte en 1905, les Pays-Bas les financent tous jusque 1983.

Aux Pays-Bas du « Siècle d'or », la liberté religieuse n'est pas un principe philosophique mais une nécessité de la guerre, puis du commerce, qui assure aux marchands la possibilité de faire des affaires avec des peuples aux mœurs, aux langues et aux croyances différentes. Se fâcher avec les

<sup>7</sup> *L'Apologie*, 1581, cité par Blandine Kriegel, *La République et le prince moderne*, PUF, 2011.

<sup>8</sup> Cf. « Sorcellerie », *Dictionnaire des Pays-Bas du Siècle d'or*, CNRS Éditions, 2018, *op. cit.*

luthériens empêcherait le commerce avec les Allemands et les Danois. Persécuter les catholiques priverait du commerce avec les Italiens, les Français et les Espagnols. *Concordia res parvae crescunt*, dit la devise des Provinces-Unies : s'il y a concorde, c'est pour que les choses s'accroissent, non pour la bonté du geste désintéressé. Voici la Bourse d'Amsterdam décrite par Jérémias de Decker, cité par l'ouvrage bien nommé *Amsterdam au XVII<sup>e</sup> siècle. Marchands et philosophes : les bénéfices de la tolérance* :

« Ici du fond de l'Amstel s'élève jusqu'aux nues / Un séjour qui à midi fourmille de peuples  
de toute nature / Un jardin public où le Maure commerce avec le Norvégien, / Un temple où  
Juifs, Turcs, chrétiens se côtoient<sup>9</sup>. »

Où l'idéalisme érasmien prend une leçon de *real politik*.

Guillaume Ier (« le Taciturne ») a besoin d'une élite intellectuelle qui défende pieusement et matériellement les Pays-Bas du nord, des architectes et des chefs d'opération pour mener la guerre, mais aussi des fonctionnaires pour créer son futur État – juristes, comptables, ingénieurs. Il crée en 1575 à Leyde la première Université néerlandaise, concurrente de l'Université de Louvain tenue par le camp espagnol et catholique. On y enseigne la nouvelle théologie, et dès 1579 les mathématiques appliquées (à fins de navigation, de comptabilité, d'architecture). Leyde ouvre en 1600 une académie spécifique d'ingénierie militaire. Le pays a besoin d'architectes pour bâtir ses villes de garnison, ses ports militaires, et ces fortifications modernes qui supplantent les vieux châteaux médiévaux. Il lui faut des ingénieurs maritimes, des artilleurs, des médecins. L'enseignement du mathématicien et ingénieur flamand Simon Stevin attire quantité d'étudiants européens. Il enseigne les techniques modernes de combat, les nouveaux mouvements de troupes et cet art des fortifications adaptées aux armes à feu. En résistant à plus forte qu'elles, à l'Espagne, les armées néerlandaises, formées et professionnalisées par Guillaume et par son successeur Maurice, ont prouvé leur efficacité.

Dans le « civil », les progrès de l'optique provoquent la « révolution scientifique » du XVII<sup>e</sup> siècle (et non l'inverse). Deux Néerlandais inventent simultanément en 1608 le télescope. Les marchands s'empressent de vendre la trouvaille à travers l'Europe, et en Italie notamment, à un certain Galilée. Il en améliore le procédé et découvre Neptune en 1612. Il publie son *Discours sur deux sciences nouvelles* à Leyde en 1638 après les tracasseries des théologiens au sujet de l'héliocentrisme. Le ciel est de moins en moins le domaine réservé des Dieux et s'offre à la vue des Terriens. Toujours dans cette décennie 1610, Johan et Zacharias Jansen inventent le microscope en associant une lentille convexe à une autre concave. Après l'infiniment grand, l'infiniment petit s'ouvre à l'entendement. Les scientifiques s'entichent d'anatomie et de dissection (voir *La leçon d'anatomie du Docteur Tulp* par Rembrandt). Leeuwenhoek découvre dans les années 1670 les bactéries, les protozoaires, les spermatozoïdes, retirant au phénomène de la vie son caractère miraculeux. Il bouleverse ainsi le regard des hommes sur leur environnement et la place qu'ils y occupent.

Comment s'exprime alors cette concorde pragmatique, cet esprit rationnel et tolérant, une fois les marchands hollandais et dignitaires de la famille d'Orange sortis de leurs frontières et débarqués dans leurs comptoirs de commerce, loin de l'article 13 de l'Union d'Utrecht ?

Avec l'afflux de tisserands et de marchands, l'incroyable croissance de l'économie des Provinces-Unies permet à la jeune République d'accélérer son expansion. Le modèle colonial « à la Hollandaise » conserve parfois l'image bénigne d'un pragmatisme qui ne gaspille ni temps ni argent à soumettre des populations indigènes, ni à imposer une administration et un gouvernement, une langue et une religion. A la différence du colonialisme français, anglais ou espagnol, de Nagasaki à New York, en passant par l'Angola, la Mauritanie, l'Indonésie, le Brésil, l'Afrique du sud et le

---

<sup>9</sup> Sous la dir. de Henry Méchoulan, éd. Autrement, 1993.

Surinam, l'impérialisme néerlandais se serait « limité » à des comptoirs tenus par des compagnies privées – certes dotées par l'État de pouvoirs régaliens – plutôt qu'à imposer par la force des colonies de peuplement.

Cette légende du comptoir de commerce à même de signer des contrats entre parties égales ne résiste pas à l'examen. Cependant qu'en Europe, la République des sept Provinces-Unies des Pays-Bas fait l'admiration des esprits éclairés pour sa tolérance, l'officier de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC) Jan Pieterszoon Coen s'empare de Jakarta en 1619, rase la ville, la reconstruit, et la renomme Batavia. Quand en 1621 les habitants des îles Banda, un autre archipel indonésien, assassinent le capitaine local de la VOC, il mène une expédition punitive, brûle les villages, déporte ou soumet en esclavage les populations, et extermine quatorze-mille des quinze-mille autochtones. Et Coen de rentrer en héros deux ans plus tard, et de se voir érigé en statue, au pays des « amitiés humaines [...] entretenues par le manque et l'abondance mutuels » (Hugo Grotius, *La Liberté des mers*, 1609).

Dès lors qu'elle a expulsé les colons portugais et soumis les indigènes récalcitrants, la Compagnie des Indes gouverne les îles et exploite les populations grâce à un système de cultures obligatoires, de corvées et d'esclavage – les Pays-Bas n'aboliront l'esclavage qu'en 1863, quinze ans après la France, trente après l'Angleterre et les barbaresques algériens.

La Compagnie oblige les paysans à cultiver telle ou telle production avant d'acheter les récoltes au prix qu'elle a elle-même fixé. Inutile de préciser que cette pratique « illibérale » fait grincer les dents. Le pouvoir néerlandais s'appuie sur les traditions féodales locales pour s'assurer de la docilité des paysans : les Javanais continuent d'obéir à leurs chefs qui ont part aux bénéfices pour services rendus à l'occupant. Ce qui épargne en effet l'entretien d'une armée et d'une administration coloniales – l'Indonésie n'est pas encore une colonie de peuplement. La domination n'en est que plus efficiente. Mais elle sait se faire cruelle. Quand en 1825, le sultan Diponegoro refuse la désignation de son successeur par les Néerlandais, la semonce coloniale fait 200 000 morts côté javanais contre 15 000 côté néerlandais. En 1860, un certain Multatuli, de son vrai nom Eduard Douwes Decker, dénonce le système des cultures obligatoires. Le héros de son roman, *Max Havelaar* – qui a depuis donné son nom à une marque de commerce équitable – déclare : « Un État de pillards se dresse le long de la mer entre la Frise et la rivière Schelde. » On est loin de l'amitié universelle et du pacifisme intégral des Humanistes.

En métropole, les marchands, les scientifiques, les philosophes, les peintres discutent des affaires du monde. Ils se côtoient dans les Universités, les auberges et les innombrables cabinets de curiosités où ils s'émerveillent des plantes et animaux exotiques, de livres savants, et de pièces d'artisanat arrivés dans les soutes de la VOC.

De 1625 à 1649, la célèbre maison d'édition Elzevier publie trente-cinq minutieuses descriptions de pays, entre récits de voyage et études socio-économiques. Comme leur titre débute souvent par *De Republica*, on les surnomme « Les Républiques elzéviriennes ». Elles constituent, un siècle avant Diderot et d'Alembert, une encyclopédie d'histoire et de science politique du temps présent, pour le temps présent. Leurs auteurs sont soit des universitaires, soit des marchands – non des littéraires. Leurs descriptions sont « naturalistes », c'est-à-dire scientifiques sinon statistiques : géographie du pays, démographie, mœurs et « talents » des habitants, histoire et type de gouvernement, forces et faiblesses de l'économie, sciences, etc. Le propos va droit aux faits sans se perdre en bavardages théologiques ou pamphlétaires. C'est du savoir fonctionnel pour fonctionnaires et marchands. L'équivalent des notes de l'Institut Français de Recherches Internationales ou des Hors-série sur « Le Bilan du monde » à destination des hauts fonctionnaires et des dirigeants abonnés au *Journal de Référence*.

Une partie de ces « Républiques elzéviriennes » est destinée à l'export. Elles font partie du *soft power* des marchands hollandais. Derrière leur apparente neutralité, les petites Républiques

d'Elzevier défendent les intérêts des régents et leur idéologie libérale. On dirait en jargon marxiste qu'elles représentent la *superstructure* (idéologique) de leur *infrastructure* (matérielle). Elles sont des outils fonctionnels pour les marchands-régents qui siègent à la magistrature des villes et aux États-Généraux. Rappelons que les marchands sont les hommes forts de cette jeune nation, de cette jeune république, et de son économie en expansion. Les savoirs scientifiques, techniques et géopolitiques sont les armes de leur pouvoir. Néanmoins, le marchand des années 1630 ressemble de moins en moins à celui de la génération précédente, celle de la révolte contre l'Espagne – aventurière, exilée, défricheuse de nouveaux marchés. Le marchand de deuxième génération est *parvenu*, il a pris du ventre et accroît son capital depuis la Bourse d'Amsterdam ou dans les cafés.

« Le matin, il se rendait à l'Athénée pour entendre les conférences de latin des célèbres professeurs ; à midi, il se présentait à la Bourse pour suivre l'évolution des actions ; et l'après-midi, il se consacrait à l'étude des livres scientifiques, parmi lesquels des descriptions du monde comme les républiques elzévirienne<sup>10</sup> », résume une historienne.

L'Athénée ? Les régents d'Amsterdam inaugurent les 8 et 9 janvier 1632 leur propre université qu'ils nomment leur « Athénée illustre », pour concurrencer l'Université de Leyde créée par Guillaume d'Orange. Elle est l'ancêtre de l'actuelle Université d'Amsterdam. Une culture « marchande-régente » y est enseignée aux (futurs) élites de la ville. La conférence inaugurale adressée à ce public huppé donne le ton. Elle a pour titre « *Mercator sapiens* », le Marchand-philosophe. Caspar Barlaeus, ou Van Baerle en néerlandais, disserte sur la rencontre entre Mercure, le Dieu grec du commerce (*mercato*, *merchant*, marchand), et Minerve, la déesse de la sagesse, de l'érudition, des arts (du grec *ménos*, esprit, qui donne *mind* en anglais).

Né en 1584 à Anvers, de parents calvinistes exilés au nord, Van Baerle est théologien et pasteur, latiniste, philosophe, professeur de logique, et humaniste. Selon sa leçon inaugurale, le marchand doit commercer à la mesure de sa richesse spirituelle, afin de ne pas administrer plus de biens qu'il ne peut, de vendre à prix convenable et de dégager de quoi aider les nécessiteux. Le marchand de Van Baerle n'est pas « chrétien », il est antique, il est « philosophe », il descend d'Aristote et de Pythagore. Il apprend des pays avec lesquels il commerce, leurs langues, leurs produits, leurs régions et leurs saisons ; il apprend les routes et les pays traversés pour le transport – autant de savoirs utiles à l'augmentation du profit. Quand le marchand de Van Baerle a ramené mille trésors des quatre coins du monde, il devient philosophe et se prépare aux responsabilités communales et gouvernementales. De « marchand-philosophe » il devient « philosophe-marchand ». Ce 9 janvier 1632, dans son Illustre Athénée, l'Illustre marchand amstellodamois se voit confirmer tout le bien qu'il pense de lui-même, de ses affaires et de son éminence. La prestation de Van Baerle lui est délicieuse. Il en a pour son argent et peut engager le conférencier comme premier professeur de philosophie de son université.

Au moment de cette célébration du marchand-philosophe, le mathématicien-philosophe René Descartes quitte Paris. Il rejoint ce « pays où la durée de la guerre a fait établir de tels ordres, que les armées qu'on y entretient ne semblent servir qu'à faire qu'on y jouisse des fruits de la paix avec d'autant plus de sûreté, et où parmi la foule d'un grand peuple fort actif, [...] j'ai pu vivre aussi solitaire et retiré que dans les déserts les plus écartés<sup>11</sup>. » Soit dans la sérénité, paisible dans la besogne, des Provinces-Unies.

Descartes était passé une première fois en 1618 à Breda, quartier général de l'armée de Maurice de Nassau, sans doute pour apprendre l'art de la guerre moderne et s'enrôler en Bohême sous les

---

<sup>10</sup> « Elzevirian Republics, wise merchants, and new perspectives on Spain and Portugal in the seventeenth-century Dutch Republic », Sina Rauschenbach, *Revue Zeventiende Eeuw*, 2013.

<sup>11</sup> *Le Discours de la méthode*, 1637. Flammarion, 2016.

couleurs orangistes. Il revient aux Provinces-Unies dix ans plus tard parfaire ses mathématiques, examiner les « météores », opérer des dissections, travailler à son traité sur la lumière et mettre au point une machine à tailler les lentilles. Comme Galilée est inquiété par la hiérarchie catholique romaine, Descartes décide de repousser la publication de ses premières méditations métaphysiques sur la Science et la Vérité. Il s'inscrit à l'Université de Leyde après quelques années de vagabondage aux Pays-Bas et ses amis le pressent de publier ses « vues » sur l'optique et la science en général : « Hastez vous au miracle de rendre la vüe aux aveugles<sup>12</sup> », le tance Constantin Huygens, le secrétaire de la famille d'Orange, ami des scientifiques et des musiciens. À force de « révolution scientifique » – ou plutôt « techno-scientifique » – il fallait bien qu'un philosophe tire les conclusions qui s'imposent. Que de l'optique naisse des manières plus rationnelles de *voir* le monde. Une nouvelle *focale*. Descartes publie son *Discours de la méthode* à Leyde en juin 1637 – en pleine crise irrationnelle de spéculation sur la tulipe. On comprend à la lecture que sa rencontre avec les Provinces-Unies n'est pas fortuite. Descartes, comme More, n'aime rien tant que « ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie<sup>13</sup>. » Son projet prométhéen n'est-il pas celui du peuple néerlandais, cartésien si l'on veut, aménageur de polders et de cités ordonnées, dominateur des mers, rationnel et pragmatique ? Celui-là même qu'il a sous les yeux ?

« Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une, pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres et des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous pourrions les employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme *maîtres et possesseurs de la nature*. » (*Discours de la méthode*)

Descartes tire ses enseignements philosophiques de ses recherches anatomiques, mathématiques, optiques. La scolastique chrétienne pense alors comme Aristote que toute chose possède des qualités inhérentes et un but – qualités divines et but divin, impénétrables par l'esprit humain : une pierre tombe pour rejoindre sa place naturelle attribuée par dieu. Pour Descartes, tout matériau, vivant ou inerte, se compose de particules qui s'agencent selon les « Lois » de la mécanique, et s'étudient en termes mathématiques :

« Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir, pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses, qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes, s'entre-suivent en même façon<sup>14</sup>. »

Descartes décrit alors les modalités d'une science universelle du monde, des êtres, des choses. Cette révolution de l'entendement n'est pas qu'une vue de l'esprit, elle a des conséquences pratiques : les philosophes cartésiens menacent d'occuper la fonction sociale idéologique des théologiens, de prendre leur place de gardiens du sens de la vie, de la nature, des consciences et des conduites. Les théologiens lancent la contre-attaque. Le prédicateur protestant Voetius entame la querelle à l'Université d'Utrecht en 1641. Il accuse l'immigré français d'« athéisme indirect », quand bien même Descartes prend toutes les précautions à ne pas se faire impie : les « lois de la nature<sup>15</sup> », insiste-t-il, suivent une logique mathématique établie par dieu lui-même. S'ensuit pourtant une dispute violente par conférences, lettres et pamphlets interposés, tant dans les facultés que dans les tavernes et les Conseils municipaux. L'Université de Leyde, face au tapage, demande à chacun de

---

<sup>12</sup> « Constantin Huygens », *Dictionnaire des Pays-Bas*, *op. cit.*

<sup>13</sup> *Le Discours de la méthode*, *op. cit.*

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> *Ibid.*



s'en tenir à ce qui le regarde : aux médecins et philosophes les explications de la nature, aux théologiens le salut des âmes.

Plus tard, en 1656, Jean de Witt, pensionnaire de Hollande, républicain radical et lui-même mathématicien, doit également tracer une voie médiane pour calmer les fureurs des théologiens : il interdit l'étude explicite du cartésianisme mais garantit la « liberté de philosopher », qui n'est pas la liberté de conscience religieuse. Ailleurs en Europe, le cartésianisme est plus sévèrement réprimé. Le pape interdit les œuvres de Descartes en 1663. Louis XIV prohibe son enseignement en 1671 sous la pression de la Sorbonne. L'Université catholique de Louvain n'autorise l'étude de Descartes qu'en 1764. Malgré les gesticulations des plus obtus calvinistes, la vague cartésienne gagne la société néerlandaise aussi inéluctablement que la marée recouvre la plage de Knokke-le-Zoute deux fois par jour. Descartes continue de publier en Hollande, ses *Méditations métaphysiques* en 1641, *Les principes de la philosophie* en 1644, et son traité d'optique en 1646. Il finit par quitter les Provinces-Unies en 1649 pour la Suède, et les sciences hollandaises s'exportent de l'autre côté du globe.

L'année même de la première conférence à propos de la philosophie cartésienne, à Utrecht en 1641, le Japon se ferme à toute intrusion étrangère, interdit le christianisme, et décapite des Portugais un peu trop prosélytes. Le *shogun*, le gouvernement central sis à Edo (anciennement Tokyo), conserve néanmoins des relations commerciales et intellectuelles avec les marchands hollandais. Durant deux siècles, jusqu'en 1853, l'empire japonais offre aux seuls Hollandais le droit de débarquer sur le port de Nagasaki, et plus précisément sur l'île artificielle de Deshima bâtie par les Portugais. Ce minuscule comptoir de commerce suffit à l'influence profonde, culturelle et technique, sur le pays : les Hollandais achètent du cuivre, de l'or, de la porcelaine, vendent de la soie, des peaux de chevreuil, de la laine - mais surtout des télescopes, des microscopes, des horloges, des lunettes, des globes terrestres. Le tout livré avec mode d'emploi. Les Hollandais diffusent leurs livres et imprimés scientifiques par milliers, des traités de physique, de chimie, de médecine et d'anatomie qui bousculent la médecine traditionnelle chinoise. Un premier dictionnaire nippon-néerlandais est publié en 1745. La « révolution scientifique » s'étend au Japon depuis une île de 500 mètres de diamètre. Les *Rangaku* – littéralement « Études hollandaises » – deviennent une discipline à part entière (« *ran* » vient de *Oranda*, Hollande), et des écoles pour *rangaku-sha* (étudiants en études hollandaises) ouvrent sur tout l'archipel. C'est après avoir étudié les *rangaku* à Kyoto, alors capitale du Japon, que Tanaka Hisashige, le « Thomas Edison du Japon », fonde au XIX<sup>e</sup> siècle ce qui deviendra Toshiba. Amateur, comme Descartes, d'automates mécaniques, il construit la première locomotive et le premier navire de guerre à vapeur de l'empire grâce aux ouvrages hollandais.

On estime aujourd'hui que 3 000 mots japonais sont empruntés au Néerlandais, principalement dans le domaine technique. Les marins auront certes apporté *alcool*, *bière*, *ivre*, *typhus*, *capitaine*, *perceuse*, *mât*, *boussole*, mais les médecins auront laissé *éther*, *cathéter*, *bistouri*, *seringue*, *thermomètre*, *morphine*, et les scientifiques : *lentille*, *chimie*, *télescope*, *électricité*, *calcium*, *potassium* (soit : *renzu*, *seimi*, *teresukoppu*, *erekishiteito*, etc). En retour, les Néerlandais auront importé, dans une sorte de *rangaku* inversé, de précieux savoir-faire en métallurgie, en céramique, et en élevage de vers à soie. Si « appropriation culturelle » il y eut, elle fut à double sens et dans l'intérêt bien compris de chaque partie. Quelques maisons de briques aux larges fenêtres demeurent dans le quartier hollandais de Nagasaki. Et sur les quais, l'ancien *Dutch Trading Post* de la Compagnie des Indes préserve la mémoire des deux siècles de relations nippon-néerlandaises. Mais celui-ci ne saurait nous laisser dans l'illusion d'un « doux commerce » entretenu par les commerçants et colons néerlandais à travers les océans et sur tous les continents.

Le cas échéant, les Hollandais savent faire une colonie d'un comptoir, et d'un comptoir le point de départ ou d'arrivée du commerce d'êtres humains. En 1648, un bateau de la Compagnie des Indes

orientales, le *Haarlem*, fait naufrage dans la baie de La Table, à l'extrémité sud de l'Afrique. À l'époque – c'est-à-dire après la fermeture de la route moyen-orientale par les Ottomans, mais avant l'ouverture du canal de Suez –, les bateaux doublent le continent africain pour atteindre les Indes. Les trajets sont longs et meurtriers à cause du manque d'eau claire et de produits frais. Les rescapés de 1648 convainquent la compagnie d'installer un pied-à-terre à cette extrémité de l'Afrique.

Jan van Riebeeck y débarque quatre ans plus tard avec 90 pionniers et des esclaves de Batavia et de Madagascar pour la main d'œuvre. La colonie compte 134 salariés en 1662 et 35 colons libres pour 180 esclaves. Sous la direction de Van Riebeeck, esclaves et colons construisent le fort de *Goeden Hoop*, Bonne-Espérance. Ils plantent des vignes, cultivent céréales, arachides, pommes de terre, pour leurs propres besoins et pour le ravitaillement des bateaux de la Compagnie. Les colons sont 800 en 1685. 238 huguenots français fuyant les persécutions les rejoignent au Cap trois ans plus tard – ils laisseront plusieurs noms de villes et de familles, Du Plessis, Du Marais, Terreblanche, etc. En 1723, la colonie compte 1723 Néerlandais et... 1771 esclaves, des Khoïkhoï pour la plupart, mais aussi des Indonésiens, entre autres victimes de la traite. Jan Van Riebeeck est considéré par les Boers, les descendants néerlandais, comme le « père fondateur » de la nation sud-africaine. Ce n'est qu'en 1994 que le jour férié dédié à sa mémoire est aboli.

La décennie 1640 est celle des belles histoires de marchands-philosophes autant que l'apogée de l'aventure néerlandaise au Brésil, et l'industrialisation de la traite négrière transatlantique. Les pirates néerlandais débarquent sur les côtes du nord-est brésilien dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et s'acharnent contre les positions et les bateaux ibériques – souvenez-vous : en Europe, ils sont en pleine guerre d'indépendance contre l'Espagne. Le conflit et le commerce, d'abord désordonnés puisque menés par des navires interlopes, s'organise en 1621 avec la création de la WIC, la Compagnie occidentale des Indes, sœur atlantique de la VOC. Elle est fondée par des marchands zélandais et des orangistes, calvinistes enragés et revanchards qui ne veulent rien plus que de traquer les Espagnols jusque dans leurs comptoirs de commerce. Après plusieurs années de batailles et de pillages, la Compagnie prend possession de la quasi totalité des colonies portugaises du Brésil, et sa capitale Recife, vers 1635. En 1636, Jean-Maurice de Nassau-Siegen, neveu de Guillaume le Taciturne, se voit confier le gouvernement de la Nouvelle-Hollande, le nom donné à la colonie brésilienne. Il agrandit et embellit Recife, lance des plantations vivrières de haricots et de patates douces, et relance la production sucrière mise à mal par la guerre avec les Portugais. Le calvinisme est la religion officielle de la colonie, mais comme en métropole, les cultes catholique et juif sont tolérés.

Dans le même temps, la WIC déloge les Portugais de leurs comptoirs ouest-africains. Pour ainsi dire, elle prend le contrôle du commerce d'esclaves d'une côte à l'autre de l'Atlantique. Les Hollandais deviennent le principal fournisseur de marchandises humaines des colons français et anglais présents aux Antilles<sup>16</sup>. La traite devient industrielle. La célèbre île de Gorée en face de Dakar, symbole du commerce triangulaire, tient son nom du néerlandais *Goede Reede*, « la bonne rade ». Mais les Portugais se rebellent. Ils s'allient aux *quilombos*, ces esclaves brésiliens échappés des exploitations et réfugiés dans les montagnes, pour se jeter sur la Nouvelle-Hollande à partir de 1647. La ville de Recife tombe le 6 janvier 1654 et avec elle la colonie. Les Néerlandais ne conservent que l'île de Curaçao, qui devient leur plaque tournante du commerce négrier. Une partie d'entre eux amerrissent en Guadeloupe, détenue par les Français, avec leurs esclaves et leurs techniques avancées dans le séchage du sucre de canne. Ils remettent un pied en Amérique du sud en troquant le Suriname contre la Nouvelle-Amsterdam (New York) en 1667. Les lecteurs de Voltaire savent à quoi s'en tenir. En voyage au Surinam en 1759, Candide découvre les mutilations perpétrées par le cruel maître hollandais Vanderdendur sur ses esclaves : « C'est à ce prix que vous

---

<sup>16</sup> *Le premier âge du capitalisme (1415-1763), Tome 1. L'expansion européenne*, Alain Bihr, éd. Page Deux & Syllepses, 2018.

mangez du sucre en Europe », s'exclame le mutilé<sup>17</sup>. Et Diderot, en voyage en Hollande, dresse encore ce féroce portrait des colons néerlandais vingt ans plus tard :

« Ces hommes, vicieux en partant, deviennent des tigres par leur séjour aux îles. On dit en Hollande, comme ici, de celui qui revient des colonies sans une fortune immense, que c'est un sot. Dans une contrée où l'or pallie tous les vices il y a cependant, je l'avoue, des hommes qui se sont enrichis par des voies si déshonnêtes, si atroces, si connues, qu'ils en demeurent chargés de l'opprobre public ; mais il m'a semblé qu'il entraînait beaucoup de jalousie dans ce blâme, et que tel d'entre les détracteurs de cette odieuse opulence n'aurait pas hésité à se couvrir de sang, au même prix<sup>18</sup>. »

Voilà comment au XVIII<sup>e</sup> siècle, un philosophe des Lumières françaises considère l'« Age d'or » néerlandais.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le nombre d'esclaves raziés par les Anglais, Français et Néerlandais a été multiplié par trois ou quatre par rapport au siècle précédent. Durant leur « Siècle d'or », les Néerlandais auront marchandé entre 600 000 et 700 000 esclaves – 1,3 million si l'on compte jusqu'en 1830, sur les douze millions d'esclaves débarqués aux Amériques au total<sup>19</sup>. Ils furent principalement affrétés dans les routes de la WIC, et principalement depuis l'Afrique. Pourquoi depuis l'Afrique ?

Restons matérialistes. Les marchands africains, arabo-musulmans, berbères et portugais avaient déjà mis en place les réseaux et marchés négriers subsahariens. Il n'y avait qu'à s'en emparer et les faire fructifier. Ensuite, les Néerlandais ne pouvaient réduire en esclavage les Chinois, Indonésiens, Japonais, déjà avancés en matière de commerce, d'industrie et d'agriculture. Il y avait davantage de profit à leur vendre des télescopes contre des céramiques ou des soieries qu'avec le trafic de peaux, d'or, et de force de travail. C'est dans les exploitations sucrières des Caraïbes et des Amériques que le commerce des esclaves trouvait sa raison économique. C'est pourquoi la Compagnie occidentale, la WIC, responsable de la traite, fut bien moins florissante que sa sœur orientale la VOC.

Au milieu du « XVII<sup>e</sup> siècle », les Pays-Bas sont devenus un État esclavagiste en même temps qu'une société de classes polarisée entre bourgeois et plébéiens, dans laquelle les membres de la caste des marchands-patriciens se partagent le pouvoir. Une voix tente de résoudre cette double question qui n'en est qu'une, celle de Franciscus Van den Enden (1602-1674), professeur de latin et maître spirituel de Spinoza dont on parlera juste après.

Né à Anvers en 1602, fils de tisserands – un de plus - il fut jésuite, médecin, marchand d'art et philosophe. Il observe en 1662 combien l'oligarchie régnante s'est accaparée les richesses au détriment « des pauvres [...] qui sont généralement des ivrognes, des paresseux et des gens de triste réputation<sup>20</sup>. » Ces derniers, note-t-il, sont à la fois écrasés d'impôts par un État de plus en plus endetté, exclus de la représentation politique ; quant aux paysans, ils sont enfermés dans le système d'affermage. « La production d'une économie capitaliste moderne [...] se développait dans un cadre "féodal" », constate encore l'historien Marc Bedjaï<sup>21</sup>. Les troubles grondent, tant sur le territoire néerlandais que dans la colonie de la Nouvelle-Amsterdam, de plus en plus contestée par les indigènes, les Anglais, et les Portugais.

Van den Enden propose comme solution un gouvernement républicain radical. Il est partisan, aux

---

<sup>17</sup> *Candide*, Voltaire, 1759.

<sup>18</sup> *Voyage en Hollande*, 1780, *op. cit.*

<sup>19</sup> Voir *Les routes de l'esclavage : histoire des traites africaines du VI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Catherine Coquery-Vidrovitch, Albin Michel, 2018.

<sup>20</sup> *Considérations politiques*, 1662, cité par Marc Bedjaï dans « Pour un État populaire ou une utopie subversive », *Amsterdam au XVII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*

<sup>21</sup> *Art. cit.*

colonies comme en métropole, d'un « gouvernement populaire » et d'un socialisme autogestionnaire. Telle serait selon lui la forme politique la plus stable, la plus efficace et la plus éthique. Celle qui offre à chacun la possibilité de conquérir son bien-être en même temps qu'elle prévient conflits et insurrections. Van den Enden publie en 1662 un *Court traité sur la Nouvelle-Hollande* dans l'idée de fonder en Amérique des colonies de type socialiste, même si le mot n'existe pas encore, avec trente heures de travail collectif par semaine. Son ouvrage débute par une description assez longue, grâce aux récits des voyageurs, de la vie, de l'économie, des croyances, et de l'organisation sociale de ces « Nobles Indiens » dont la nature démocratique aurait été corrompue par la civilisation occidentale. Puis il développe ses idées républicaines pour un « gouvernement populaire » : égalité juridique, droit de vote, décisions prises à la majorité. Et il affine encore. Pour que chaque citoyen jouisse de ses droits civiques, il lui faut à la fois une certaine sécurité matérielle, des armes intellectuelles contre les savoirs superstitieux, et l'assurance de la liberté philosophique et religieuse. D'une modernité déconcertante, Van den Enden propose de substituer un système universel de sécurité sociale en remplacement de la charité chrétienne fondée sur l'aumône des riches. Il souhaite un système d'éducation libre et gratuite grâce auquel « les jeunes comme les vieux » apprendraient dans leur langue maternelle à utiliser « un raisonnement fixe et incontestable déduit de certains principes infaillibles. » Parmi ces « sciences utiles et délicieuses » : l'histoire, la médecine, les mathématiques évidemment, et la comptabilité – l'esprit de Descartes plane sur Van den Enden. La tolérance religieuse est la clé de la paix publique et de la liberté individuelle. Son plaidoyer est d'une sévérité extrême contre les fanatiques qui mettent en péril la concorde dans les colonies. Il fustige « toutes les personnes insolubles comme les papistes obstinés qui suivent aveuglément Rome, les juifs usuriers, les quakers anglais fanatiques, les puritains et les millénaristes stupides et insolents. » Liste non-limitative comme chacun sait.

Conséquence de cette égalité stricte : la fin de l'esclavage et de la propriété privée. Si d'autres avant lui, ecclésiastiques catholiques ou calvinistes, trouvaient dans le message du Christ de quoi *modérer* les *abus* des propriétaires d'esclaves, Van den Enden s'élève le premier contre cette forme d'exploitation, usant d'un argumentaire purement laïque : « la garde des esclaves » serait en conflit, selon lui, avec « notre libre disposition et notre gouvernement », elle serait incompatible avec la raison, et « en contradiction avec toute équité et compassion humaines. » C'est cela aussi l'« Âge d'or » des Pays-Bas, celui de Lumières radicalement partisans de l'égalité. Si les Pays-Bas sont précoces dans l'élaboration d'une économie capitaliste moderne, ils le sont aussi dans sa critique. Van den Enden comptait quelques seigneurs français parmi ses élèves (en latin) et disciples (en politique). Ces derniers, en rébellion contre Louis XIV et l'absolutisme royal, se résolurent à comploter en vue d'instaurer en Normandie (!) une république conforme à leurs vues. Van den Enden transféra son école à Paris, dans le quartier du Picpus, pour œuvrer à l'entreprise - soutenue en sous-main par l'Angleterre et les Pays-Bas. Ne dénoncez pas les comploteurs à *Conspiracy Watch*, « l'observatoire du conspirationnisme », l'un de leurs commensaux, intrigué de leurs conciliabules nocturnes, se chargea d'en informer Louvois, ministre de la guerre de Louis XIV. Les comploteurs furent arrêtés, décapités. Van den Enden qui n'était qu'un roturier fut torturé. Il paraît qu'il revendiqua hautement ses idées et ses desseins avant d'être pendu en 1674, à l'âge de 72 ans.

La même année que le *Court traité* de Van den Enden (1662) surgit *L'Intérêt de la Hollande* de Pieter et Johan de la Court, le pamphlet le plus virulent de ces « marchands-philosophes » opposés aux intérêts monarchiques de la Maison d'Orange. L'argumentaire est pragmatique, libéral tant d'un point de vue économique que politique.

Les frères De la Court sont nés en 1618 et 1622 à Leyde dans une riche famille d'immigrés protestants, originaire de Lille et d'Ypres, industriels et marchands de draps. Après des études de théologie, ils accroissent la richesse familiale en créant leur entreprise textile. Ils font partie des plus grandes fortunes de la ville et financent une expédition en Arctique en vue d'ouvrir une nouvelle route maritime – sans succès. Les deux frères rencontrent des philosophes en Angleterre et en

Suisse, puis reviennent à l'université de Leyde suivre des cours de philosophie. Ils sont comme leurs parents violemment anti-monarchistes et militent en famille au sein du *States Party* qui renversa pour un temps la famille d'Orange. Dans *L'Intérêt de la Hollande*, probablement co-écrit avec le Grand-pensionnaire Jean de Witt, ils exposent d'abord les causes de l'exceptionnelle réussite des Provinces-Unies : en bref, une forte population urbaine sur une terre sablonneuse infertile ne pouvait qu'obliger le pays à se tourner vers l'extérieur. Commerce, pêche, industries de transformation et chantiers navals se développent mutuellement<sup>22</sup>. Les frères De la Court prônent la combinaison d'une république bourgeoise et d'une libre concurrence économique. Leur *Intérêt de la Hollande* réclame l'abolition des monopoles, tel celui de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, la dissolution des guildes et l'abolition du *stadhoudérat* considérés comme autant d'obstacles à l'innovation et à la croissance. Selon eux, la « raison d'État marchande<sup>23</sup> » exige une politique populationniste, nataliste et immigrationniste, propre à stimuler la concurrence entre les entrepreneurs, et donc à diminuer le coût du travail. Leur conception de la tolérance religieuse est utilitaire, ils savent que c'est de l'immigration de peuples culturellement et religieusement différents qu'est née la grandeur néerlandaise. Leurs idées libérales offensent non seulement la vieille bourgeoisie installée sur ses deniers, mais aussi les protestants les plus rigides. Si *L'Intérêt de la Hollande* est censuré ou boycotté par les élites calvinistes et orangistes, toute l'Europe discute néanmoins leurs thèses. Colbert y voit « tout le secret du commerce<sup>24</sup> ». Le philosophe et ministre de l'économie Turgot, les physiocrates français apôtres du « Laissez-faire » et les économistes anglais s'en inspirent pour fonder leur libéralisme. Plus tard, le plus libéral des économistes, plus libéral qu'Adam Smith, le Néerlandais Bernard de Mandeville, en radicalisera le propos. Mais c'est une autre histoire que l'on contera plus loin.

Les « marchands-philosophes » de Gaspard van Baerle, le rationalisme de René Descartes, le proto-socialisme de Franciscus Van den Enden, le libéralisme de Pieter et Johan de la Court, tout ce bouillon de pensées prépare le terrain à celui qui offrira aux Lumières hollandaises la renommée la plus sulfureuse et l'adjectif « radicales » ; c'est du moins la thèse de l'historien anglais Jonathan Israël, dans *Les Lumières radicales* (2005)<sup>25</sup>.

Baruch Spinoza (1632-1677), né à Amsterdam dans une famille juive portugaise, est comme Descartes avant lui, un savant. Ses compétences dans l'agencement des microscopes, des télescopes, et dans la fabrication des lentilles sont reconnues parmi les plus éminentes de la profession. Il converse avec les plus illustres scientifiques de son époque. Sa conception du monde est mathématique, l'organisation de sa pensée comme de ses écrits est géométrique :

« l'esprit est déterminé à vouloir ceci ou cela par une cause, qui elle aussi est déterminée par une autre, et celle-ci à son tour par une autre, et ainsi de suite<sup>26</sup> ».

Spinoza dépasse l'œuvre de Descartes en la radicalisant. Si le Français, partisan du doute, laissait la possibilité à des phénomènes naturels de dépasser notre entendement, Spinoza n'en croit rien. Le monde entier suit les Lois mathématiques de la nature. Y compris les émotions humaines. Y compris les supposés « miracles » exposés dans les textes bibliques. Il prend l'exemple de l'arc-en-ciel, phénomène qui n'a rien à voir avec dieu, et tout avec la réflexion de la lumière dans les gouttes d'eau. Il tire de ce radicalisme rationnel, ou de cette rationalité radicale, suivant l'ordre du pléonasmе, des enseignements pour l'organisation de la société. A la suite de Van den Enden et des

<sup>22</sup> « Un populationniste hollandais : Pieter de la Court (1618-1685) », Van Praag Philip, *Population*, 1963.

<sup>23</sup> *Dictionnaire des Pays-Bas au Siècle d'or*, sous la direction de Catherine Secretan et Willem Frijhoff, CNRS éditions, 2018.

<sup>24</sup> Cité par Arthur Weststeijn, *Commercial Republicanism in the Dutch Golden Age : The Political Thought of Johan & Pieter de la Court*, Brill, 2012.

<sup>25</sup> Éditions Amsterdam.

<sup>26</sup> *L'Éthique*, publiée en 1675, à sa mort

frères De la Court, Spinoza est un républicain radical, opposé au *stadhouder* auquel il veut enlever les prérogatives militaires. Selon lui, en laissant à chacun « le droit de voter au conseil suprême et d'exercer les charges de l'État », et ceci « sans aucune exception », la démocratie est « la forme d'État la plus naturelle », celle qui « s'accorde le mieux avec la nature des hommes », celle qui en respecte les « Lois », dont la plus importante à ses yeux : la liberté de pensée et de parole – et non la liberté de conscience et de culte. Banni de la communauté juive, Spinoza sera également accusé d'athéisme.

« Si l'égalité est un caractère fondamental de "l'état de nature", continue J. Israël pour démontrer la radicalité de Spinoza, l'absence de propriété foncière l'est tout autant. » Cet égalitarisme radical est nécessairement anti-esclavagiste. Il influencera Rousseau, Robespierre et les Jacobins. Mais point de primitivisme pour autant. Israël conclut son ouvrage avec les deux principaux héritiers de Spinoza, deux Français figurant parmi les plus rationalistes des matérialistes : Diderot, à qui l'on doit *L'Encyclopédie*, et La Mettrie, auteur de *L'homme-machine*, écrit et publié en Hollande en 1747. Pour La Mettrie comme pour Spinoza, la nature suit des règles mathématiques, et rien n'y échappe. Elle nous gouverne comme un « pendule [dans les mains] d'un horloger. » Pour La Mettrie, « L'Homme est une machine, et il n'y a dans l'Univers qu'une seule substance diversement modifiée. » L'esprit lui-même est une machine. Ainsi, ni le « bien », ni le « mal » n'existent, chaque être agissant dans le but d'assurer sa conservation et son développement – de « persévérer dans son être » dit Spinoza.

En cent ans, de Descartes à La Mettrie en passant par Spinoza, les philosophes du parti hollandais ont tué dieu, aboli la morale chrétienne, remis l'humanisme d'Érasme, et accouché d'un Homme-machine fonctionnant dans un monde-machine. Leur « Âge d'or » est notre Âge de raison. C'est une lapalissade que d'affirmer que « l'habitus néerlandais » est plus pragmatique qu'utopique, porté par la concorde plutôt que par les coups d'éclat idéologiques. Habitus bourgeois, habitus réformé, habitus rationaliste.

« Tous les ans on joue une pièce contre la tyrannie espagnole et une autre pièce contre l'esprit de faction », relève Diderot dans son *Voyage en Hollande*. Avant de nuancer : « Dès le commencement, le génie s'est tourné vers le commerce, et l'on s'est plus occupé à amasser de l'argent qu'à cultiver les lettres dont les progrès sont presque incompatibles avec l'esprit mercantile. »

« Comment un Hollandais pourrait-il être xénophobe ?, s'interroge Houellebecq dans *Sérotonine* en 2019. Il y a déjà contradiction dans les termes, la Hollande n'est pas un pays, c'est tout au plus une entreprise<sup>27</sup>. »

L'historien Christophe de Voogd souligne dans son *Histoire des Pays-Bas* que le Néerlandais a deux mots pour ce qu'on nomme en français « tolérance » : *verdraagzaamheid* et *gedogen*. Le premier est le respect de l'autre, au sens des Lumières, le second est le laisser-faire, celui qui renvoie les individus à leur morale personnelle quant au commerce (des esclaves, de la drogue, de l'euthanasie, de la prostitution). « Laissez faire, laissez passer », disaient nos « physiocrates » – ou « économistes » – vers 1750. Plutôt que de tolérance, il faudrait voir aux Pays-Bas de l'*indifférence* : un pragmatisme nourri par les nécessités du commerce et d'intérêts mutuels bien compris – jusqu'à ce que ces intérêts divergent, tant cette morale suit les cours de la bourse. Voir *Heineken en Afrique*<sup>28</sup>. Cette enquête récente expose la morale de l'alcoolier néerlandais à travers quelques épisodes du génocide rwandais ; comment la bière coulait à flots dans les veines des génocidaires hutus, galvanisés autant par les discours racistes radiodiffusés que par l'alcool. Inutile

<sup>27</sup> Flammarion, 2019.

<sup>28</sup> Olivier Van Beemen, Rue de l'échiquier, 2018.

de t'offusquer lecteur communiste ; la morale, comme l'ont abondamment expliqué Engels<sup>29</sup> et Trotsky<sup>30</sup>, est chose relative à son but, et la fin exige des moyens. La tolérance néerlandaise du « siècle d'or » est une réaction à l'Espagne inquisitrice, mais dès l'émancipation des Provinces-Unies de la tutelle hispano-catholique, l'esprit de concorde cède à la Raison de la puissance, produit du commerce et de la science.

Marx ironisera sur le « doux commerce » hollandais : la richesse hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle déroulait, selon lui, « un tableau de meurtres, de trahisons, de corruption et de bassesse qui ne sera jamais égalé » ; « le pillage et le meurtre refluaient à la mère patrie pour y fonctionner comme capital. La vraie initiatrice du régime colonial, la Hollande, avait déjà, en 1648, atteint l'apogée de sa grandeur<sup>31</sup>. » C'est ainsi qu'il fait du commerce colonial, avec l'expropriation des paysans, la « Genèse du capitalisme industriel<sup>32</sup> ». Cette lecture influence ensuite toute une littérature historique, jusqu'à l'ouvrage récent du marxiste Alain Bihr dans *L'Expansion européenne (1415-1763)*, le Tome 1 de son *Premier âge du capitalisme*<sup>33</sup>.

Dans son livre *Nederlands Gouden Eeuw* édité en 2020 aux Pays-Bas, l'historien Maarten Prak relativise l'apport économique des colonies – sans minimiser l'immoralité de la colonisation : non seulement « le commerce colonial au XVII<sup>e</sup> siècle ne représentait que 10 pour cent de tous les flux commerciaux », majoritairement centrés sur l'Europe, la Baltique et la Méditerranée, mais « l'impact économique de l'esclavage à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle [représentait] environ 2,5% du PIB. » Difficile de soutenir que le capitalisme procède du commerce colonial. Prak rappelle qu'un tiers seulement de la population néerlandaise travaillait dans le commerce et les services, les deux autres tiers besognant aux champs ou dans l'industrie. Il en conclut que « l'esclavage était une partie importante de l'économie de l'époque, mais pas tant pour justifier la proposition que l'âge d'or était dû à celui-ci<sup>34</sup>. »

L'historien Pepijn Brandon a quant à lui publié en 2019 une étude détaillée de l'apport de l'économie esclavagiste aux Pays-Bas en 1770, cent ans après le « Siècle d'or » : celle-ci représentait 5,2 % du PIB du pays et 10,3 % pour la province de Hollande<sup>35</sup>, alors même que le pays subissait une récession économique qui devait aboutir, élément significatif, à la dissolution de la VOC. Le capitalisme n'est pas né du colonialisme, ni de l'esclavagisme, ni du commerce transatlantique. Des empires coloniaux et esclavagistes ne sont devenus des sociétés capitalistes que tardivement (Espagne, Portugal). A l'inverse, certains États étaient capitalistes sans être colonialistes (Allemagne, États-Unis). Quant à la Flandre et à l'Italie septentrionale du XV<sup>e</sup> siècle, les deux régions les plus avancées industriellement, commercialement et financièrement, étaient-elles déjà capitalistes ? Nous laisserons aux économistes et aux historiens le soin de s'écharper indéfiniment sur la question. Mais on peut soutenir que les Pays-Bas sont dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, avant même les grandes entreprises coloniales, une puissance capitaliste, une place industrielle, commerciale et boursière, une société culturellement et sociologiquement bourgeoise grâce à l'afflux d'entrepreneurs et d'industriels, de marchands et de banquiers, arrivés des Flandres avec leurs techniques avancées dans l'agriculture et le textile. L'histoire néerlandaise suggère que c'est plutôt de la révolution agricole et de l'industrie textile que sont nés le commerce au long cours, l'accumulation primitive du capital, et l'expansion coloniale. C'est d'abord et surtout la paysannerie européenne qui a fait les frais de cette accumulation primitive.

---

<sup>29</sup> Cf. F. Engels, *L'Anti-Dühring*

<sup>30</sup> Cf. L. Trotsky, *Leur morale et la nôtre*

<sup>31</sup> *The History of Java and its dependencies*, Thomas Stamford Raffles, cité par Marx dans *Le Capital*.

<sup>32</sup> « XVIII<sup>e</sup> section : L'accumulation primitive. »

<sup>33</sup> *Le premier âge du capitalisme (1415-1763), Tome 1. L'expansion européenne*, Alain Bihr, éd. Page Deux & Syllepses, 2018.

<sup>34</sup> « Waarom deze historicus de term 'Gouden Eeuw' niet laat vallen », NRC, 17 sept. 2020.

<sup>35</sup> « De economie dreef op de slavernij » (L'économie était tirée par l'esclavage), NRC, 25 juin 2019

Prak explique pourquoi il n'a pas abandonné l'expression « âge d'or ». Certes, « À l'âge d'or, la prospérité et la liberté n'étaient en effet pas pour tout le monde<sup>36</sup>. » En plus des sévices infligés aux esclaves et aux peuples inféodés, il rappelle que « les commerçants hollandais ont conduit un quart de million de personnes [de nationalité néerlandaise] à une vie terrible dans les colonies des Indes occidentales et orientales. » Sur les 300 000 Néerlandais qui partirent en Asie sur les bateaux de la VOC, un tiers seulement revint sain et sauf, l'équivalent d'une ville comme Amsterdam devait périr sur place ou en route. Mais il conclut que « les historiens utilisent des mots tels que Renaissance, Lumières, Révolution industrielle et aussi Âge d'or pour nommer une caractéristique particulière d'une période. Ces termes sont une simplification profonde de la réalité<sup>37</sup>. »

On pourrait dire en somme de la République des Provinces-Unies ce qu'on a dit de la démocratie athénienne : sa particularité n'est pas d'avoir pratiqué la traite et l'esclavage ; toutes les sociétés les ont pratiqués à un moment ou un autre de leur histoire, y compris les sociétés africaines, arabes ou aztèques. La particularité d'Athènes, puis des Pays-Bas, c'est d'avoir inauguré la démocratie, l'humanisme, les Lumières, l'universalisme ; autant d'armes philosophiques et politiques que les esclaves révoltés purent retourner contre leurs maîtres. Et vive Spartacus et les insurgés de Saint-Domingue !

### **La nation de Renan à la lumière des Pays-Bas**

Les Lumières hollandaises ont beau s'être atténuées au XIX<sup>e</sup> siècle, les Pays-Bas restent un modèle pour les républicains français, pour ne pas dire un mythe. Aux débuts de la III<sup>e</sup> République, Ernest Renan est de ceux-là. Marié à une Hollandaise, il visite à plusieurs reprises les Pays-Bas et entretient une amitié avec la Reine Sophie, épouse de Guillaume III d'Orange-Nassau. En 1877, à l'occasion du bicentenaire de la mort de Spinoza, il donne à Leyde et Rotterdam deux conférences. On est sept ans après l'annexion de l'Alsace et la Lorraine par la Prusse au prétexte qu'elles seraient germaniques, et alors que, fort du même attendu ethno-linguistique, le nouveau Reich allemand lorgne également sur les Pays-Bas. Selon Renan, la Hollande est « la nation par excellence » tant elle associe les « gloires communes dans le passé » à « une volonté commune dans le présent » ; les Hollandais ayant su faire « de grandes choses ensemble » et voulant « en faire encore ». La nation hollandaise a ceci d'exemplaire qu'elle a su rassembler protestants, catholiques et juifs ; Hollandais, Frisons et Brabançons ; néerlandophones et germanophones – quoique les Wallons francophones et les Flamands flamingants aient fait sécession pour fonder la Belgique.

Le fait est peu connu : ces deux conférences sont le brouillon de celle prononcée en 1882 à la Sorbonne sous le titre *Qu'est-ce qu'une Nation ?*, toujours étudiée à l'ENA et à Sciences Po, et censée exprimer « la conception française de la nation ». Alors que la conception allemande est celle du sol et du sang, Renan lui oppose sa définition dite « civique », citoyenne : « L'existence d'une Nation est un plébiscite de tous les jours. » Elle nécessite « le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune », au delà des langues, des cultures et des religions. La nation de Renan n'est pas donnée éternellement depuis un passé immuable, elle est une volonté partagée, et les Pays-Bas, selon lui, incarnent cet idéal-type.

Il s'agit en somme d'une conception contractuelle de la nation, reposant sur l'accord des différentes parties. On ne peut s'empêcher d'y voir le portrait des *États-Unis d'Amérique*, transposition des *Provinces-Unies des Pays-Bas*, même si la Guerre de Sécession (1861-1865) a montré les limites de

<sup>36</sup> *Art. cit.*

<sup>37</sup> *Idem.*



ce caractère contractuel, et la suprématie du gouvernement unitaire fédéral sur les droits particuliers des États et communautés.

On voit comment cette conception a pu nourrir la sécession des Boers calvinistes (les « paysans » en néerlandais), face à l'impérialisme britannique en Afrique du sud, entraînant le Grand Trek (1836), les fondations de l'État libre d'Orange et de la république du Transvaal (1843) ; puis la guerre anglo-boer (1899-1902), lors de l'annexion des territoires boers par la Couronne britannique. La sécession ne signifie pas forcément ségrégation ethno-religieuse – voyez la Belgique en 1830. Les querelles linguistiques et les rivalités économiques entre Flamands et Wallons ne suscitent aucun système de domination légal et juridique. Tout au plus de perpétuels marchandages, tatillons et minutieux, pour que chacun puisse conserver sa langue et sa représentation politique particulière jusque dans la plus mince enclave. Voyez les scissions dans la Grande Colombie, avec la création du Venezuela, de l'Équateur et du Panama. De même l'indépendance d'un Québec catholique et francophone n'aurait nullement entraîné le maintien ni la création d'un système d'*apartheid* envers les Cris et les Inuits. L'ensemble du Canada, au contraire, était le point d'arrivée de « *l'underground railway* », la filière d'évasion des esclaves américains.

Le fait est que les Boers, comme les Sudistes américains, ont combattu *aussi* pour le maintien de l'esclavage et guerroyé contre les Khoïkhoïs (les « Hommes », surnommés les « Hottentots », les « Bégayeurs » en néerlandais), les Xhosas (renommés « Caffres », de l'arabe « Kaffir », « infidèle »), et les Zoulous. C'est à la « société pure<sup>a</sup> » du « peuple élu » qu'aspiraient les séparatistes Boers et Sudistes, non pas au libre mélange d'hommes libres ; ni même à l'assimilation des Africains ; à leur transformation en Boers de couleur noire. On le vit bien avec le retour des Boers au pouvoir, en 1948, et l'instauration de l'*apartheid*, *alias* « développement séparé », avec ses *bantoustans* et ses minutieuses prohibitions de mélange racial, social, familial, sexuel, etc.

C'est le dévoiement de ce caractère contractuel de la nation qui nous revient en boomerang aujourd'hui des États-Unis, avec son néo-séparatisme en guise de « multiculturalisme », et les attaques convergentes des néo-puritains, néo-sectaires, néo-racistes, néo-sexistes, etc., contre le modèle universaliste et laïque. Sous couvert de « droit à la différence », d'« égalitarisme », d'« intersectionnalisme » et de « lutte contre toutes les dominations », s'organise ainsi la désignation de la figure abstraite et dépolitisée de l'homme blanc, autochtone, hétérosexuel et athée, comme bouc émissaire de tous les ressentiments particuliers. Cependant qu'une nuée de Moïses en mal de « visibilité » transforment le peuple majoritaire en minorités rivales. *Diviser pour mieux régner*. Faute de volonté commune de continuer la vie commune, la nation de Renan est *relativisée* ; privatisée et fragmentée dans son espace, dissoute dans son environnement.

a. Cf. André Pichot, *La société pure, de Darwin à Hitler*, Flammarion, 2000.